

Consigne : A l'aide des illustrations et des extraits de texte, remettre dans l'ordre la chronologie des aventures d'Archibald Leopold Ruthmore.

Je fis mes malles et me préparai pour un long voyage.

Ainsi, au matin du 29 septembre 1849, moi, Archibald Leopold Ruthmore, je fis mes adieux à ma fidèle gouvernante Amelia, lui recommandant de veiller avec soin sur ma chère maison du Sussex et tout particulièrement sur le joyeux bric-à-brac de mon cabinet de travail.

A Calcutta, où le vaisseau relâchait pour charger une cargaison de poivre et de cannelle, je me mis en quête d'un ancien camarade de collège.

Je répartis les hommes, une vingtaine de solides gaillards, sur deux lourdes embarcations.

Nous naviguâmes près de quinze jours dans la pénombre de ce tunnel de verdure.

Une nuit, je fus réveillé par des hurlements à vous glacer les sangs.

Avec le peu de nourriture qu'il me restait, c'était folie que d'espérer traverser pareil obstacle.

Enfin l'horizon s'élargit: je devinai, au-delà des portes de pierre, une immense vallée ceinturée de montagnes et parsemée d'énormes blocs rocheux.

Mon regard se perdait au-delà des cimes éclatantes, cherchant en vain le gris perle des ciels londoniens. Il y avait près de dix mois que j'étais parmi eux...

D'après mes calculs, nous pouvions aisément gagner, en traversant les hauts plateaux tibétains, les steppes d'Asie centrale.

C'est avec une joie indicible que je franchis le seuil de ma chère maison, exactement deux ans, sept mois, trois semaines et cinq jours après l'avoir quittée.

Consigne : A partir des illustrations et des extraits de texte, dresser le portrait d'Archibald Leopold Ruthmore. Qui est-il ? Comment le qualifieriez-vous ? Quel savant est-il ?

De retour chez moi, je m'empressai d'étudier cette nouvelle acquisition. Ma curiosité, piquée au vif, céda peu à peu la place à l'étonnement, puis à la stupéfaction.

La cabine où je logeais était étroite et nauséabonde, et les cloisons de bois craquaient affreusement à chaque oscillation de la coque.

Je rêvais de mondes perdus, d'îles oubliées, de terres inconnues.

Il nous fallait sans répit enjamber des racines gluantes, glisser sur des cailloux tranchants, patauger dans des marécages infestés de sangsues, endurer les piqûres des moustiques et des fourmis ... l'expédition tournait au calvaire.

Lorsque la lassitude et le découragement me gagnaient, je reprenais courage en serrant dans ma main la dent de Géant.

Hébété, le cœur battant à tout rompre, je rassemblai le peu qui me restait: la montre et la boussole, les carnets, du sucre, du thé, des biscuits et un pot de cette marmelade que confectionnait si bien ma chère Amelia et qui me fit venir les larmes aux yeux.

La fatigue, la faim et le froid se montrèrent de fidèles compagnons, et je puis témoigner ici de toute la sollicitude dont ils m'entourèrent. A trop les écouter, ma raison vacillait. Je me dis que la vie avait une dent contre moi, une sacrée dent même, et me mis à rire, à rire si fort que toute la montagne se mit à rire avec moi. A cet instant, la folie de mon projet m'apparut dans toute l'étendue de son absurdité.

Depuis longtemps je ne me nourrissais que de lichens ou de racines additionnés d'un peu de sucre, buvant l'eau accumulée au creux des rochers.

Il ne me restait plus qu'à les connaître et les comprendre. Une tâche largement à la hauteur d'Archibald Leopold Ruthmore, tout bien considéré !

J'étais, par chance et de longue date, un observateur attentif des mouvements des astres et de la voûte céleste.

Mon regard se perdait au-delà des cimes éclatantes, cherchant en vain le gris perle des ciels londoniens. Il y avait près de dix mois que j'étais parmi eux...

Je me tournai une dernière fois vers mes amis, les yeux baignés de larmes.

Le monde avait à nouveau les dimensions rassurantes de mon cabinet de travail, la pendule y égrenait les heures et ma plume volait sur le papier.

La France m'offrait une chaire de « giganthropologie », créée tout spécialement pour moi à la Sorbonne, mais je la refusai.

L'on finirait bien par m'entendre, moi, Archibald Leopold Ruthmore, découvreur et porte-parole des Géants des Hautes Vallées!

Consigne : A l'aide des illustrations et des extraits de texte, décrivez la démarche scientifique opérée par le savant. Quels outils utilise-t-il ? Comment étudie-t-il la faune et la flore, les Géants ? Quelles questions se pose-t-il ? Comment procède-t-il et comment rend-il compte de son travail terminé ?

Les gravures étroitement entremêlées dont elle était ornée me demandèrent de longs mois d'observation attentive et de recherches méticuleuses.

Je m'efforçais malgré tout d'approfondir mes recherches sur le pays des Géants grâce aux nombreux ouvrages que j'avais emportés.

Je profitais des étapes pour collecter des spécimens de la flore et de la faune. Ce pays abritait de magnifiques espèces de papillons. La tenue de mon journal m'astreignait à de longues veillées.

A cet instant, la folie de mon projet m'apparut dans toute l'étendue de son absurdité.

Je consacrai le reste de cette journée bénie des dieux aux nobles tâches de la science en marche, notant ici les dimensions fabuleuses d'un squelette à demi découvert, dessinant ailleurs quelque point de vue pittoresque dont je devais à tout prix fixer le souvenir.

Le relevé topographique de cette vallée me prit un mois complet. Je dénombrai près de cent dix squelettes.

La cause de l'extinction de ce peuple restait un mystère à éclaircir.

J'entrepris une sorte de dictionnaire bilingue et assignai à chaque constellation la phrase musicale lui correspondant.

Dire qu'il ne me restait que deux carnets pour tenter de représenter tout cela ! Je dus écrire et dessiner si finement que les pages de mes carnets ressemblèrent à des peaux de Géants.

D'où venaient alors ces gravures qui couraient de la plante de leurs pieds jusqu'au sommet de leurs crânes ?

J'en dénombrai quatre espèces, que je m'empressai de baptiser : Mandragora gigas Ruthmora, Mandragora gigas Archibalda, Mandragora gigas Leopoldia, Mandragora gigas Amelia...

Leur origine me plongeait dans des abîmes de perplexité. Etaient-ils les derniers descendants de la lignée des Atlantes ? Pourquoi n'avaient-ils pas d'enfants ?

Je comptais sur la peau de Géol, constellée d'étoiles et d'objets célestes, quarante et une apparitions de la comète de Halley.

L'ouvrage parut le 18 août 1858. Il était composé de neuf tomes.

Un dictionnaire de trois mille "mots chantés" permettait de se faire une idée de leur langage musical.

L'œuvre connut un succès considérable, malgré l'opposition farouche de la communauté scientifique. Le club des explorateurs, où j'avais depuis longtemps mes habitudes, me ferma ses portes.

J'entamai donc une tournée de conférences à travers le pays.

Consigne : A partir des illustrations et des extraits de texte, comme le savant, procédez à l'analyse scientifique des Géants en tant qu'objets d'étude. Décrivez leur fonctionnement. A quoi ressemblent-ils ? Que mangent-ils ? Comment vivent-ils ? Comment se reproduisent-ils ? D'où viennent-ils ?

Lorsque je repris mes esprits, beaucoup plus tard sans doute, ce fut pour constater que tout ce cauchemar avait laissé place au plus beau des rêves. Ici s'étendait le pays des Géants.

Lors d'interminables veillées nocturnes : des nuits entières, leurs voix s'entremêlaient pour appeler une à une les étoiles. Une mélodie fluide, complexe, répétitive, un tissage merveilleux de notes graves, profondes, orné de variations ténues, de trilles épurés, d'envolées cristallines.

Ils étaient neuf, cinq Géants et quatre Géantes. Enlumés de la tête aux pieds, y compris sur la langue et les dents, d'un embrouillamini délirant de tracés, de volutes, d'entrelacs, de spirales et de pointillés d'une extrême complexité. A la longue, on pouvait discerner, émergeant de ce labyrinthe fantasque, des images reconnaissables: arbres, plantes, animaux, fleurs, rivières, océans, un véritable chant de la terre dont la partition dessinée répondait à la musique de leurs nocturnes invocations célestes.

Aucun d'entre eux ne savait dessiner.

Et voici qu'un dixième personnage se mit à apparaître au milieu d'elles, d'abord imprécis, puis de mieux en mieux discernable ; plus petit que les autres, il portait un haut-de-forme !

Ils mangeaient très rarement, se nourrissant de plantes, de terre ou de rochers.

Pourquoi n'avaient-ils pas d'enfants ?

Je comptais sur la peau de Géol, constellée d'étoiles et d'objets célestes, quarante et une apparitions de la comète de Halley.

Selon mes calculs, ils dormaient près de deux cents ans pour des périodes de veille de trois ans au maximum. Ensuite ils dormiraient profondément, appuyés sur leurs énormes gourdins.

Consigne : A partir des illustrations et des extraits de texte, comme le savant, procédez à l'analyse scientifique des Géants en tant qu'objets d'étude. Décrivez leur fonctionnement. A quoi ressemblent-ils ? Que mangent-ils ? Comment vivent-ils ? Comment se reproduisent-ils ? D'où viennent-ils ?

Lorsque je repris mes esprits, beaucoup plus tard sans doute, ce fut pour constater que tout ce cauchemar avait laissé place au plus beau des rêves. Ici s'étendait le pays des Géants.

Lors d'interminables veillées nocturnes : des nuits entières, leurs voix s'entremêlaient pour appeler une à une les étoiles. Une mélodie fluide, complexe, répétitive, un tissage merveilleux de notes graves, profondes, orné de variations ténues, de trilles épurés, d'envolées cristallines.

Ils étaient neuf, cinq Géants et quatre Géantes. Enluminés de la tête aux pieds, y compris sur la langue et les dents, d'un embrouillamini délirant de tracés, de volutes, d'entrelacs, de spirales et de pointillés d'une extrême complexité. A la longue, on pouvait discerner, émergeant de ce labyrinthe fantasque, des images reconnaissables: arbres, plantes, animaux, fleurs, rivières, océans, un véritable chant de la terre dont la partition dessinée répondait à la musique de leurs nocturnes invocations célestes.

Aucun d'entre eux ne savait dessiner.

Et voici qu'un dixième personnage se mit à apparaître au milieu d'elles, d'abord imprécis, puis de mieux en mieux discernable ; plus petit que les autres, il portait un haut-de-forme !

Ils mangeaient très rarement, se nourrissant de plantes, de terre ou de rochers.

Pourquoi n'avaient-ils pas d'enfants ?

Je comptais sur la peau de Géol, constellée d'étoiles et d'objets célestes, quarante et une apparitions de la comète de Halley.

Selon mes calculs, ils dormaient près de deux cents ans pour des périodes de veille de trois ans au maximum. Ensuite ils dormiraient profondément, appuyés sur leurs énormes gourdins.

Consigne : A partir des illustrations et des extraits de texte, faites une étude comparative des Géants et des humains. Qu'ont-ils en commun ? Qu'ont-ils de différent ? Regardez leur aspect et leurs coutumes.

Sa taille exceptée (elle avait la grosseur d'un poing), cette dent était rigoureusement semblable à n'importe quelle molaire de sujet humain adulte.

Ce ne pouvait être, selon la description donnée dans l'un des plus anciens ouvrages de ma bibliothèque, que le « País des Géants », aux sources du fleuve Noir.

Je penchai vivement la tête et aperçus, creusées dans la pierre, des traces de pas monstrueuses, des pas de Géant!

Les rochers affectaient les formes les plus bizarres. L'un d'eux, couleur d'ivoire, arrondi au sommet et creusé d'excavations semblables à des orbites, attira tout particulièrement mon attention: c'était un crâne. « Un cimetière de Géants" pensai-je.

Certains crânes étaient surmontés de surprenants chapeaux de pierre, ce qui indiquait qu'ils avaient fait l'objet de cérémonies rituelles.

Un soleil froid me fit soulever les paupières, avant de s'éclipser dans l'ombre d'un de ces piliers de pierre. Horreur! ce dernier se pencha vers moi. Il chantait d'une voix incroyablement douce.

Quatre énormes têtes, entièrement tatouées, me contemplaient avec insistance.

Dès le début de notre rencontre, ils prirent soin de moi comme d'un enfant. Je me souviens de nos premiers vrais échanges lors d'interminables veillées nocturnes: des nuits entières, leurs voix s'entremêlaient pour appeler une à une les étoiles.

Ils étaient neuf, cinq Géants et quatre Géantes. Enluminés de la tête aux pieds, y compris sur la langue et les dents, d'un embrouillamini délirant de tracés, de volutes, d'entrelacs, de spirales et de pointillés d'une extrême complexité.

Eux-mêmes s'amusaient énormément à me voir œuvrer. C'était un spectacle dont ils ne se lassaient pas, et je compris alors qu'aucun d'entre eux ne savait dessiner.

De plus, leur peau semblait réagir aux plus infimes variations d'atmosphère: elle frissonnait au moindre souffle de vent, se moirait d'éclats mordorés au soleil, tremblait comme la surface d'un lac ou prenait les teintes sombres et orageuses de l'océan dans la tempête.

Ils mangeaient très rarement, se nourrissant de plantes, de terre ou de rochers.

Ils me construisirent pour l'hiver une cabane de rochers et me donnèrent en guise de couverture un morceau d'un de leurs invraisemblables manteaux tissés de plantes, de mousses et d'écorces de toutes sortes. (...) Ils portaient comme bijoux de lourds blocs d'ambre, et ne se séparaient jamais de ces énormes massues faites de troncs d'arbres fossilisés.

Je comptais sur la peau de Géol, constellée d'étoiles et d'objets célestes, quarante et une apparitions de la comète de Halley, ce qui le créditaient d'une existence de plus de trois mille ans ! (...) Selon mes calculs, ils dormaient près de deux cents ans pour des périodes de veille de trois ans au maximum.

Au printemps, pendant des jours et des jours, je les vis se mesurer en joutes courtoises, chacun faisant montre d'adresse, d'agilité, de force et de panache, sous les encouragements chantés du reste de la tribu. Il y avait des lancers de rochers, des concours de saut, de danse ou de lutte. La nuit, ils célébraient joyeusement le cycle des saisons, la course des astres, les mariages sans cesse contrariés de l'eau, de la terre, de l'air et du feu.

Après la parade devait venir le temps des jeux de l'amour. Ensuite, ils dormiraient profondément, appuyés sur leurs énormes gourdins.

Vint le moment des adieux. Chacun d'eux m'avait offert un petit morceau d'ambre doré auquel ils attribuaient, semble-t-il, une précieuse vertu magique. Je remis à chacun une statuette d'argile modelé suspendue à un cordon. C'était cette silhouette ridicule coiffée d'un haut-de-forme qui les avait si souvent fait rire.

Sous chacune de leurs enjambées aurait pu se nicher un village entier. Ils marchaient la nuit, rapides et silencieux comme des nuages poussés par le vent. Le jour, ils s'allongeaient.